

Johanne Durocher

Préface de Michèle Ouimet

On m'a volé ma famille

Ma fille et mes petits-enfants
captifs en Arabie Saoudite

CHAPITRE 1

La maison Coup d'Elle (1997)

Vache
Salope
Johanne est une voleuse

Six mots peints en noir à l'aérosol sur la remise et sur la façade de la maison. La maison où j'ai élevé mes trois enfants. La maison où ma famille s'écroulait. C'est en rentrant de l'école que ma fille Nathalie, alors âgée de douze ans, a découvert ces mots violents, tracés par son père avec qui il n'était pas possible de discuter des conséquences de notre séparation. En cet après-midi de janvier, Nathalie était complètement bouleversée.

Depuis notre séparation, quinze mois plus tôt, les problèmes s'accumulaient. Cet événement fut de trop. Nathalie m'a contactée au travail pour m'informer de ce qui venait de se passer, et j'ai décidé de faire appel à la police pour mettre un terme à ces comportements. Cette même soirée, mon père, au téléphone, m'avait convaincue de me rendre dans un centre pour femmes victimes de violence. «Tu as des choses à apprendre pour ne pas revivre ce genre de situation», m'avait-il expliqué. Pour lui faire plaisir, j'avais pris contact avec la maison Coup d'Elle, à Saint-Jean-sur-Richelieu. Cette maison était située à

distance de marche de l'école des enfants. La routine de Nathalie et de mon fils, Dominique, ne serait donc pas affectée par un déménagement temporaire. Quant à ma fille aînée (elle préfère garder l'anonymat), elle avait, dès notre séparation, choisi d'habiter avec son père, ce que j'avais respecté. Les responsables du centre m'ont alors expliqué que, même si je n'avais pas été battue, ce que j'avais vécu était bel et bien de la violence. La violence conjugale, c'est plus que des bleus sur le corps... Elles m'ont fait comprendre que boudier, mentir, manipuler l'autre, tout ça, c'est aussi de la violence. Leur approche m'a convaincue et je me suis résolue à trouver refuge dans cette maison pour nous assurer une certaine sécurité, à moi et à mes enfants. J'avoue que, s'il n'en avait tenu qu'à moi, je n'y serais pas allée : j'étais trop orgueilleuse. Mais Nathalie avait été très ébranlée et humiliée par les graffitis et par le fait que ses amies avaient pu les voir ; je ne voulais plus qu'elle vive cela. Je souhaitais la protéger et je ne voulais plus qu'elle rentre seule à la maison. C'était d'ailleurs ma plus grande inquiétude : qu'elle rentre seule à la maison.

J'ai encore en mémoire notre arrivée dans la maison Coup d'Elle. Je revois les escaliers menant à la porte et le petit bureau, à gauche, en entrant, où l'on devait s'inscrire. Sur les murs, il y avait plein d'affiches sur la violence conjugale, et l'une d'elles m'avait ouvert les yeux sur une chose que j'ignorais : violence = contrôle. C'était un apprentissage qui allait me suivre toute ma vie. Contrôler les allées et venues de quelqu'un d'autre, l'empêcher d'agir, le contraindre, le limiter, le questionner abusivement, le manipuler, le dénigrer, lui mentir, réagir impulsivement en frappant sur les meubles et les murs, tout ça, c'est de la violence. Humilier publiquement quelqu'un, c'est aussi de la violence. Je me suis promis qu'on ne nous ferait plus violence, ni à mes enfants ni à moi, peu importe la forme que celle-ci prendrait.

Grâce aux intervenantes de la maison Coup d'Elle, j'ai compris à ce moment-là que j'étais à ma place. Que j'y serais épaulée et écoutée. Cependant, avant même de passer la porte, je savais aussi que je n'y reviendrais jamais. C'était la première et dernière fois de ma vie que j'y mettais les pieds.

Dans ce refuge, j'ai rencontré des femmes avec qui je pouvais discuter d'une réalité qui nous était tristement commune. On mangeait ensemble, on jouait à des jeux de société, on discutait tranquillement. Ces femmes avaient toutes vécu une histoire d'amour qui avait mal tourné. Chaque histoire était unique, mais on se reconnaissait souvent dans les histoires des autres, car le *pattern* de la violence est à peu près toujours le même. Être ensemble nous rendait plus fortes, plus solidaires. Dans les moments plus difficiles, cette complicité était bien appréciée.

Je participais aussi à des ateliers sur la violence faite aux femmes. Désormais, je voyais ma situation d'un œil différent. J'avais appris à reconnaître les diverses formes de cette violence, à en comprendre le cycle. C'est lors de ces ateliers que j'ai compris que certains gestes en disent long : on devrait toujours se méfier d'un conjoint qui a besoin d'isoler sa conjointe, qui n'aime pas ses amies ni sa famille ou qui critique sans cesse ce qu'elle fait. J'ai aussi compris que la dépression affecte beaucoup de femmes victimes de violence. C'est d'ailleurs une des premières conséquences d'une situation conjugale violente. Comment s'en sortir dans de telles conditions ? Comment arriver à nager vers le rivage si on n'arrive pas à sortir la tête de l'eau ?

Durant ces ateliers, nous parlions de notre vécu familial. Tristement, plein de femmes avouaient avoir eu un père violent ou, du moins, contrôlant. Ce n'était pas mon cas. Après m'avoir convaincue de trouver refuge dans la maison Coup d'Elle, mon père a téléphoné pratiquement chaque jour pour prendre de mes nouvelles et m'encourager. Même les femmes du centre

reconnaissaient sa voix ! Ses appels me faisaient du bien. J'étais touchée qu'il fasse des interurbains – il habitait en Floride à l'époque – pour me parler et m'encourager.

Malgré la situation, je peux dire aujourd'hui que ce fut une période heureuse, où je me suis sentie en sécurité. Dernièrement, mon fils Dominique, qui a obtenu une maîtrise en travail social, m'a expliqué que ce séjour l'avait même influencé dans son choix d'études. Comme quoi, même dans les jours difficiles, il peut y avoir de l'espoir.

Je me revois encore, regardant Nathalie et Dominique dormir dans la même chambre que moi. J'adorais ces moments-là. Cela m'apaisait de les savoir en sécurité, près de moi.

C'est dans cette ambiance tranquille et douce que, un samedi matin de janvier 1997, nous nous sommes trouvées, quatre ou cinq femmes de la maison, assises dans la cuisine. Certaines portaient encore leur pyjama, d'autres étaient en tenue décontractée. Les enfants jouaient autour de nous. L'une d'entre nous parlait très peu. Durant la semaine, je ne la croisais jamais : son horaire était différent du mien, car elle partait pour le travail avant même que je me lève. Ce samedi-là, elle semblait renfermée, les épaules voûtées, le regard fixant le sol. Sans trop savoir, on sentait quand même qu'elle était déprimée. Son histoire n'était pas rose : maman de deux jeunes garçons, elle avait dû fuir un mari violent psychologiquement et physiquement.

J'ai senti qu'elle avait envie de parler, mais qu'elle hésitait. Avait-elle peur d'être jugée ? Quand on est une femme victime de violence, le jugement des autres pèse lourdement. Ceux qui n'ont pas vécu cette réalité croient à tort que ce sont des relations dont on peut aisément se défaire. De plus, cette femme trouvait son séjour difficile dans cette maison, et ses fils se plaignaient sans cesse : « Sans notre console de jeu, c'est plate ! » « Si tu t'étais bien comportée, papa ne se serait pas fâché contre toi ! » « C'est de ta faute tout ce qui arrive ! »

Devant l'insistance de ses enfants pour retourner vivre dans leur environnement habituel, la mère nous a annoncé qu'elle avait décidé de rentrer auprès du père. Elle avait donc pris un rendez-vous pour discuter avec lui. Pour elle – comme pour beaucoup de mères –, le lien avec ses enfants, c'est tout ce qui comptait. Et, pour le maintenir, elle était prête à retourner vivre auprès de ce conjoint violent, convaincue qu'il accepterait les conditions qu'elle posait pour ce retour. Nous avons été tellement déçues, ce samedi matin-là, quand elle nous a raconté que son conjoint acceptait de la « reprendre », mais en imposant ses conditions à lui. Nous étions vraiment surprises ; aucune de nous ne s'attendait à cette conclusion malheureuse.

Nathalie était assise par terre à côté de moi. Alors en sixième année, elle rêvait de devenir journaliste à l'international. C'était une jeune fille jasante et intelligente qui n'avait pas peur de dire ce qu'elle pensait. Du haut de ses douze ans, alors qu'elle avait entendu toute la discussion comme nous toutes, elle n'a pas hésité à exprimer son opinion : « Hein ? Tu vas pas y retourner ? T'es ben niaiseuse ! » Ces paroles dures de Nathalie ont eu l'effet d'une douche froide pour toutes les femmes présentes dans la pièce !

Le jugement ! Ce n'était surtout pas ce que cette femme avait besoin de sentir. Nos échanges étaient habituellement très respectueux. Embarrassée par le franc-parler de ma fille, j'ai tenté de minimiser ses propos. En même temps, j'étais convaincue que si ma belle Nathalie dénonçait une situation où un homme utilisait son pouvoir pour soumettre sa femme, elle saurait éviter de subir la même chose lorsqu'elle serait en couple. À l'époque, j'étais vraiment convaincue que ce séjour à la maison Coup d'Elle et ses acquis pour reconnaître les signes précurseurs du cycle de la violence protégeraient à jamais Nathalie d'une telle situation.

Nous ne pouvons jamais prédire ce que la vie nous réserve.

Comment aurais-je pu me douter qu'à peine cinq ans après cette déclaration, ma fille deviendrait une mère, mais aussi la prisonnière d'une relation toxique avec un conjoint violent, à l'autre bout du monde et sans aide ? Comment aurais-je pu savoir que j'allais devoir me battre pendant plus de quinze ans pour tenter de rapatrier ma fille et ses enfants au Canada ?

CHAPITRE 2

La jeunesse de Nathalie (1984-2001)

*L'amour est semblable à une fleur
Comme elle, c'est magnifique
Comme elle, c'est fragile et unique
Comme elle, cela évoque la douceur
La fleur est comme l'amour
C'est pourquoi on l'effeuille
Pétale après pétale, feuille après feuille
Pour savoir si l'amour durera toujours¹*

Avant de raconter le combat que je mène pour Nathalie et ses enfants, laissez-moi vous parler d'elle, de son enfance et de son adolescence. Nathalie est la cadette de trois enfants (deux filles et un garçon). Fait assez particulier, même si elle est la dernière, c'était mon premier bébé né à terme. Dominique, son frère aîné, est né à vingt-neuf semaines de grossesse. Selon les médecins de l'époque, il ne devait pas survivre plus de quelques jours. En 1978, il n'existait pas encore de médicaments pour accélérer le développement des poumons, alors, un bébé de vingt-neuf semaines, c'était inquiétant. Mon autre fille est née à trente-deux

1. Tous les poèmes sont de Nathalie Morin. Ils peuvent avoir été raccourcis et (ou) corrigés.

semaines de grossesse, ce qui est aussi considéré comme une naissance prématurée. Mais elle était en parfaite santé et moins maigre que son frère. C'était un super beau bébé avec un beau teint rosé. Les infirmières et les visiteurs la surnommaient Rose.

Après un long et pénible travail, le 11 mai 1984, j'ai donné naissance à Nathalie. Elle pesait huit livres et dix onces, presque le double de mes deux autres enfants à leur naissance. Tout un contraste ! Vers 19 h, j'ai reçu mes premiers visiteurs à l'hôpital : mon père et la sœur de ma mère, tante Jeanne. Ma tante, qui a toujours prétendu détester les mensonges, m'a alors dit avec fierté qu'elle trouvait que Nathalie n'était vraiment pas un beau bébé. Belle annonce, quand on vient d'accoucher ! Mon père, un peu mal à l'aise, a rougi et ajouté : « À sa naissance, Johanne n'était pas ben ben belle non plus. »

Entendre ces deux affirmations, alors que j'étais couchée dans un lit d'hôpital, après un long accouchement, ne fut pas facile pour moi. J'étais la mère de trois enfants, je les aimais tous et je ne voulais surtout pas qu'on dise que l'un d'eux était laid ! Mais puisque mes parents avaient toujours fait des blagues sur le fait que je n'étais pas tellement belle à la naissance (j'étais née avec une perruque noire sur la tête et le teint mat), je ne pouvais pas me choquer. À l'époque, un bébé parfait devait avoir un beau petit duvet blond et un teint rosé. Or, à sa naissance, Nathalie avait la même chevelure que moi, le même teint. C'est comme si, dès le début de sa vie, nous avions déjà un point en commun. Un point jugé négatif, certes, mais néanmoins un point en commun. En tant que mère, on éprouve toujours le besoin de défendre ses enfants, mais, dans ce cas, je trouvais que c'était encore plus nécessaire. Peut-être que je me sentais un peu coupable de lui avoir légué ces attributs qui incitaient certaines personnes à la qualifier de laide. Encore aujourd'hui, il m'arrive d'éprouver ce sentiment à l'égard de Nathalie.

Quand Nathalie était bébé, j'étais vraiment impressionnée par sa croissance. Pour la première fois dans ma vie de mère, j'avais un bébé qui se développait exactement comme prévu. Puisque mes autres enfants avaient été des prématurés, leur évolution avait été différente. C'était mon premier bébé « standard ». Elle avait même ses poussées de croissance exactement au bon moment, comme je l'avais lu dans les livres sur la maternité. J'aimais vraiment relire tous ces livres que j'avais consultés lorsque j'étais enceinte de mon fils.

Nathalie a été un bébé tellement facile ! Elle était très proche de moi : elle n'aimait pas se faire garder par d'autres, et personne ne pouvait la faire boire à part moi, surtout si j'étais dans les parages. Parfois, on a tendance à oublier les bouts plus faciles de la vie, comme cette période dont je garde peu de souvenirs, mais pendant laquelle je sais que nous étions très proches.

Comme plusieurs parents, j'ai lu beaucoup d'histoires à mes enfants. Mais Nathalie, elle, ne voulait rien entendre ! Elle préférait inventer les histoires elle-même ! À trois ans, elle venait me voir avec un papier et un crayon et m'obligeait à transcrire les histoires qu'elle inventait au fur et à mesure. Ensuite, je devais lire ce que j'avais écrit, et si je me trompais d'un seul mot, elle s'en rendait compte et se choquait ! Nathalie a toujours eu une excellente mémoire. Avant de savoir écrire, elle aimait déjà l'écriture. J'envisageais une entrée à l'école facile, sans difficulté.

Jusqu'à la fin de la maternelle de Nathalie, nous habitons à Noyan, en Montérégie. Nous avons ensuite déménagé à Saint-Jean-sur-Richelieu, où Nathalie a commencé l'école. Malgré sa curiosité et son imagination, il est rapidement devenu évident qu'elle ne réussissait pas aussi bien que son frère et sa sœur qui étaient tous deux des premiers de classe. Elle travaillait très fort pour améliorer ses notes, mais c'était vraiment difficile. Au

début, elle avait des problèmes dans toutes les matières. De plus, en deuxième année, elle a commencé à bégayer, ce qui lui a attiré les moqueries des autres élèves.

Afin de conserver sa motivation, j'ai dû développer plein de trucs. Je lui permettais notamment de corriger ses dictées avec un stylo plume que je ne prêtais jamais à personne. Ça l'a encouragée à se relire et elle a commencé à mieux voir ses fautes. Peu de temps après, lors d'une dictée, elle a obtenu une note parfaite (même si l'institutrice avait « oublié » une erreur!). Cela a convaincu ma fille qu'elle avait le potentiel pour réussir. Par la suite, elle a toujours été bonne en français et obtenait d'excellents résultats, parfois même des notes parfaites. Elle a même participé à une dictée P.G.L².

En mathématiques, cependant, c'est toujours resté difficile. Par tous les moyens, j'ai tenté d'expliquer à Nathalie certaines notions, mais je n'ai jamais réussi à les lui faire comprendre. Plus tard, à l'école secondaire, j'ai même investi dans des cours particuliers de maths, qui ont permis d'éviter de justesse les échecs, même si ça coûtait cher. Par ailleurs, j'aurais aimé obtenir de l'aide pour traiter son bégaiement, mais comme l'attente était longue au public et que les soins coûtaient cher au privé, j'ai décidé d'attendre un peu avant de consulter quelqu'un.

C'est durant cette période, quand Nathalie était encore à l'école primaire, que la situation familiale s'est dégradée. Son père et moi nous sommes séparés en septembre 1995, quand elle a commencé sa cinquième année.

Une séparation, ce n'est jamais agréable, mais j'avoue que je me suis sentie libérée, émotivement et psychologiquement, même si en contrepartie j'ai dû affronter de solides embûches. J'employais toute mon énergie pour régler de nombreux problèmes et, malheureusement, je n'avais plus le temps d'être une

2. De la Fondation Paul Gérin-Lajoie.

Table des matières

| | |
|---|-----|
| Préface | 5 |
| Avant-propos | 9 |
| Chapitre 1 : La maison Coup d'Elle (1997) | 13 |
| Chapitre 2 : La jeunesse de Nathalie (1984-2001) | 19 |
| Chapitre 3 : Premier bébé et premier voyage (2002-2003) | 31 |
| Chapitre 4 : La fin d'un rêve (2003-2005) | 43 |
| Chapitre 5 : J'arrive! (2005-2006) | 53 |
| Chapitre 6 : Initiation aux affaires consulaires (2006) | 69 |
| Chapitre 7 : Le combat s'organise (2008-2009) | 81 |
| Chapitre 8 : Pendant ce temps, en Arabie saoudite... (2008) | 97 |
| Chapitre 9 : Un bébé dans la tourmente (2008-2009) | 111 |
| Chapitre 10 : Des alliés de taille (2009) | 123 |
| Chapitre 11 : Mon combat, un mode de vie (2009-2010) | 135 |
| Chapitre 12 : Le visa de Saeed, une vraie saga (2009-2011) | 149 |
| Chapitre 13 : De peine et de misère (2013-2016) | 163 |
| Chapitre 14 : Qui est Saeed? (2001-2019) | 179 |
| Chapitre 15 : Je repars au combat (2017) | 187 |
| Chapitre 16 : Mon dernier voyage en Arabie saoudite (2018-2019) | 199 |

| | |
|--|-----|
| Conclusion et enjeux | 213 |
| Épilogue | 223 |
| Annexes | 225 |
| Annexe 1 : Lettre de Nathalie à Samir | 225 |
| Annexe 2 : Les personnes impliquées | 226 |
| Annexe 3 : Visa d'épouse de Nathalie et attestation de mariage | 228 |
| Annexe 4 : Prière trouvée dans le portefeuille de Nathalie | 230 |
| Annexe 5 : À la une! | 231 |
| Annexe 6 : Nathalie en difficulté. | 232 |
| Annexe 7 : <i>La liberté clé en main</i> – un événement majeur | 233 |
| Annexe 8 : De nombreuses démarches | 234 |
| Mes remerciements | 235 |